

Thierry Piras

« Du mouvement »

- suite -

Pour une méditation sur le différent



Août 2014

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

Toute reproduction interdite sans l'accord de l'auteur.

www.enpasseanalytique.com

Si le mouvement fait instance d'une ontologie, alors la différence ne peut que s'introduire à l'aune du questionnement sur l'altérité. De l'un à l'autre, le déplacement de l'intelligence du moi se regardant, pousse à la conjonction d'une nouvelle observation de l'identité. D'une identité première, sous-entendue de celle qui pense et se pense à celle qui pense l'autre et se pense en train de penser à l'autre. Ce déplacement du référentiel de l'étude mène à l'exploration, non plus seulement ce qui en serait de l'être et de l'étant, et ce dans le champ d'une différence comme le souligne Heidegger. Éloignons-nous aussi l'espace d'un article, de la perspective de Lévinas sur la différence entre la totalité et l'infini, pour nous laisser inviter à la perspective, certes déformante, d'une considération du fait du différent, comme concept. Il ne s'agit ainsi plus d'envisager une éventuelle comparaison entre le moi et l'autre, ou bien encore des effets concomitants de l'ipséité et de l'altérité, mais bien d'envisager ce qui est de cette nomination de différence. Qu'est-ce que je dis, quand je pose que A est différent de B; de quelle vérité je cherche à bâtir? Si je pose le principe, pour ne pas dire la loi d'identité, telle que A est égal à A, que m'interpelle, non plus A, mais le « est égal ». Tout comme l'invitation nous est proposée avec le « est différent ». Au-delà d'un résultat concernant la qualité des objets A et B, c'est de la nature de la relation, de la fonction introduite par ce « est » qui doit nous motiver au questionnement. Ce prédicat en introduisant une valeur référentielle d'identité conduit au trouble de la multiplicité, du fait pluriel. Si B est identique à A, alors deux lettres, deux quanteurs viennent dans un pluriel à poser le principe non, de l'altérité, mais d'une mêmeté. Ces termes d'identique ou de différent, instaurent l'apparence d'une opposition ou tout au moins d'une logique d'une duplicité au même et à l'altérité. L'invitation nous est faite, ou plus exactement nous faisons choix de cette invitation, d'une exploration de ces objets que sont la différence, le différent, pour constater qu'au-delà d'une évidence présence dans le champ du langage et de l'être au monde, ces concepts n'en portent pas moins confusion au sens. Une certaine considération de la langue et de sa grammaire nous conduira au questionnement sur l'identité et la différence. Posant ainsi les jalons d'une volonté d'interpeller la nature du sens même de ce qui se trame sous le terme de différent. Le regard porté sur l'expérience analytique devrait nous fournir des éléments pour continuer la réflexion sur le sens à construire au sujet.

Au-delà des différentes appellations qui jalonnent la grammaire, c'est bien du principe de spécificité et de différence que se construit la langue. Tout comme les noms propres sont spécifiques à une personne ou plus exactement à un groupe appartenant à une lignée ou rattaché à celle-ci, les noms dits communs sont eux aussi différents et parlent la mêmeté. Les noms dits propres ont d'ailleurs

été mis en place pour pouvoir distinguer les habitants entre eux, et ce notamment aux fins de perceptions de taxes et d'impôts. Le nom de famille et le prénom seraient ainsi susceptibles de chosifier un individu en posant l'espace d'une identification restrictive. Mais alors quant est-il par exemple de deux Jean Farge, l'un père et l'autre fils ou petit fils? Si le nom de famille fait champ à une différence d'une autre famille, il n'en donne pas pour autant aucun référentiel d'identité. Ce qui adviendra à se nommer l'état civil, s'il fournit la différence entre homme et femme et encore pas toujours grâce à ces prénom de l'indifférenciation justement que sont les Claude, Dominique et aussi ceux qui ne se distinguent que par la présence à l'écrit d'une nouvelle lettre de féminisation comme Pascal(e), Michèl(e), André(e), etc. Le nom substantif ne donne qu'une identité à la réduction de ce que peut tracer le seul état civil. Tous les Boulangers ne fabriquent plus de pains depuis bien longtemps, tous les Bouchers ne découpent plus aucune carcasse. Le Dupont ne signale quant à lui plus sa localisation géographique. Ces noms font le différent, mais ne somment plus la différence à l'unisson de l'altérité et du même. Un Braquet, est un Braquet parmi d'autres membres de cette famille des Braquets, à la fois différent et inscrit à une mêmeté, qui va de la qualité de membre de cette famille à celle d'habitant de tel site et encore à celle d'appartenant au genre humain. Ainsi donc le nom donne dans le même instant le même et le différent. En dehors des noms de personnes, la langue est construite sur une différence, celle des mots et de leurs fonctions au sein d'une phrase. Et chaque phrase à son tour fait différenciation dans un registre d'exploration d'un propos énoncé. Le substantif est différent du verbe, de l'adverbe, de la préposition. Mais le verbe voit son rôle et sa fonction faire différence quant à sa forme, par la conjugaison et sa fonction dans la phrase, comme les phrases infinitives par exemple. Et pourtant le même verbe chasser, par exemple sera chargé d'une fonction différente par son infinitif conservé dans une phrase ou par les différents éléments qui vont ordonner la phrase d'une manière spécifique au temps et au mode du verbe. Le même portera aussi le différent. C'est par la différence des mots et par celle des organisations au sein de la phrase que la grammaire structure la langue pour lui permettre sa fonction de communication et de révélation de sens. Différence donc, mais aussi et surtout identité, car le mot reste le mot, comme le verbe demeure verbe et non substantif, la plupart du temps. Chaque mot dans la phrase est à la fois identité à ce qu'il est dans son déterminisme premier, mais aussi ce qu'il devient du fait de la construction d'une phrase en particulier. Et ce en fonction d'une intentionnalité du locuteur, qui va utiliser les règles de la grammaire, différence et mêmeté, pour construire son propos. L'objet langage est structuré par la double nécessité d'une fixité à une norme compréhensible et par la volonté de matérialiser par l'organisation des mots, dans leurs formes et leurs structures l'acte de penser du sujet parlant. L'instance de ce mouvement de l'un à l'autre qui

s'opère aussi dans la fonctionnalité du langage, se trouve dans les différents mouvements internes aux conjugaisons des verbes, aux places des locutions et ainsi à leur fonction de sens, immédiat ou à révéler. Le passage d'un temps du présent à un temps du passé construit une autre logique d'acceptation de sens. L'organisation des propositions ou coordinations, au sein d'une même phrase, tend à spécifier, à marquer la nature de cet acte du différent. Un même mot, mis en posture d'apposition ou d'attribut marque ainsi la différence tout en se constituant d'une identité du même. Le véhicule propre à la fonction de mise en relation entre l'un et l'autre, qu'est la langue, introduit la réflexion sur la différence et l'identité, comme spectre de l'altérité ou de la mêmeté.

Si la différence ne fait pas l'opposition, mais une certaine invitation au penser, il convient toute fois de tenter d'en cerner ce qui pourrait apparaître comme manipulation au sens. Prenons l'assertion suivante : « la femme est différente de l'homme ». Le terme de différent ici, ne suffit pas à déterminer ce qui de la femme ou de l'homme ne serait pas du même. Nous savons toute fois, que tous les deux appartiennent au genre humain et de ce fait ne portent pas cette différence, mais cette mêmeté à l'identité. Dans d'autres registres qu'il convient donc de cerner ce que signifie différent. La réalité biologique et anatomique marque le plus souvent l'espace de cette différence. Mais nous pourrions poser aussi que l'homme est différent du singe, tout en étant tous les deux appartenant au genre des mammifères, tout comme à celui des bipèdes. Le terme de différent ne somme pas le quantum de ce qui qualifie tel ou tel individu, de telle ou telle espèces. Ce substantif fait, et c'est peut-être sa véritable fonction, invitation à l'acte de penser. L'homme est différent de la femme; cet homme est différent de cet autre homme; et n'est-il pas d'ailleurs différent à lui-même dans telles ou telles situation et représentation? De cet état où l'ignorance de ce qui le fonde réellement le masque à toute remise en cause de telle ou telle duplicité du moi; comme la toute puissance, du moins dans sa représentation. Poser le terme de différent, quoique qu'il fasse présence à la langue, n'en induit pas pour autant la détermination d'un sens, mais peut-être seulement l'invitation à un acheminement au-delà de l'évidence.

Que signifie donc que poser en référence à la relation entre deux objets, la qualification de différent ou différence? Cette expression renforce l'examen de l'altérité signifiante à l'identité de la relation. Il est d'une fonction qui se positionne entre les deux. Mais l'un ne peut-il pas être autrement que différent à l'autre? N'est-ce pas le déterminant de l'altérité que de poser cet acte de différence. A n'est pas B et B n'est pas A. Mais A et B sont tous les deux de l'identité au même; ils sont de l'être. Il ne peut y avoir un de l'être et un autre du non-être. Nous avons bien, le « il y a » l'un et l'autre, différent et même à la fois. Ce terme de différent ne semble donc pas conséquent pour qualifier, ni la nature d'une relation, d'une fonction, entre les objets. Il n'opère pas non plus la nécessaire

compréhension de la mêmeté. Devons-nous alors nous contenter de ces approximations, ou nous laisser inviter à ce qu'est le différent, « ἀλήθεια ». Vérité ou après Parménide, Heidegger fait invitation au dévoilement. Le « ἀ » privatif de ἀλήθεια, n'est pas seulement un symbole grammatical, il indique un « dévoilé » qui est aussi et surtout un arraché à l'occultation. Au-delà de la présence du λήθη (*oubli*), le « ἀ » privatif fait signe vers la prévalence de l'occultation qui régit entièrement l'essence de l'être. Pourrions-nous ainsi penser, que dire A est différent de B, c'est faire invitation à la nature, non des étants spécifiques à chacun d'eux, mais de l'être en ce qu'il constitue une permanence, une continuité, une non-limite à l'infini de l'essence. Le parler de différence fait lit de l'existence, la révélation fait le langage d'un au-delà de l'identité. De cette identité qui ne se signe plus des déterminismes directement accessibles, mais d'une identité autre, celle du sujet en mal de savoir. De ce qui est savoir, au delà de toute connaissance et peut-être même en réaction à cette reconnaissance du connu ou à cerner. D'une aventure au savoir, comme acheminement à l'inconnu de ce qui est recherché pour favoriser la rencontre de ce qui n'était même pas, ni entendu, ni attendu comme savoir. La réflexion sur le différent concourt à cette ouverture à un infini, qui par définition ne peut être cerné. Cette identité en-différence, de cette non-connue au sujet déterminé de l'incomplétude au même, trace la ligne directrice du savoir autre, celui de l'inconscient. Savoir non différent, car faisant différence à la différence d'une mêmeté encore appareillée à l'altérité sans l'implication de λήθη.

Dans le cadre de l'expérience analytique, la réflexion sur la différence ne semble pas manifester toute sa pertinence. Et c'est très certainement pour cette raison qu'il est de notre démarche d'y porter attention. Bien entendu, la différence fait apparence à la position spécifique des deux protagonistes de l'analyse, l'analysant et le psychanalyste. Des deux se fera le un, ce retour à l'identité autre, celle non plus du seul sujet, mais du sujet de l'inconscient. Quand le langage jalonne le parcours analytique, chevauchant sur les restes fumants du refoulé mis en scène, le mot articulé ou non dans une phrase cohérente, fait sailli de par la libre association. Celle-ci hurle le silence d'une ipséité rompue aux soubresauts des véhémentes de l'altérité. Non plus seulement d'une altérité entre l'analysant et sa mère phallique ou son père du N-d-P, mais d'une altérité à sa propre identité, à son moi assailli du doute du véritable, sous les coups démasquant de tous les vertiges des divers signifiants. Et ceux se jouent en place d'un autre, au nom ou non d'un sujet qui n'en finit pas de se construire. Mais était-il d'ailleurs construit pour être aussi facilement livré en pâture aux affects, aux refoulés et à leurs cortèges de névroses, de psychoses et de perversions? Le moi si facilement dupé, si aisément manipulé, ne parle-t-il pas la langue du trouble quant à la nature de toute relation entre l'identité et la différence? Ce moi, insensé et encensé trop souvent, ne

devient-il pas l'indicateur d'une nécessaire méditation à installer sur les rivages nauséux de toutes ces absences aux langages qui font différence? Si la psychanalyse est une thérapie par la parole comme le formula Freud, elle est aussi ce formidable espace du silence qui fait tonner le manque, dans sa différence à toutes les logorrhées de confort sur les discours du bien-être. Ce qui est de l'être ne s'adjoint d'aucuns qualifiant de bien ou de mal, il est, et cela est. Très certainement certains analysants cherchent, jusqu'à en devenir des chercheurs. Ils cherchent leur identité de sujet; ils cherchent le retour de leur refoulé, salué sous les douleurs d'une impossible gestion du désir. Et puis certains cessent de chercher, je ne parle pas de ceux qui abandonnent ou s'abandonnent à la monotonie des « racontailles », mais de ceux qui s'accepte à se dépouiller de toute identité apparente pour découvrir l'identité autre, celle de l'*ἀλήθεια*. Sur le chemin de cette déconstruction se tisse dans l'insaisissable de l'identité de l'analyste, au travers de toutes les représentations dont il est paré par l'analysant, les fragments épars de toutes les résonances de l'altérité et du même. Dans une différence qui ne fait plus différence, mais contribue à l'élaboration d'un différent, non celui du résultat, mais du processus qui conduit l'individu à s'être plutôt qu'à devenir. Est-il différent l'analysant en fin de ce processus analytique de ce qu'il fut au début de son installation dans le discours analytique? A-t-il intégré ce que différent stipulait pour lui, et selon quels critères ou normes référentielles? Est-il devenu celui ou celle qui conviendrait de devenir en toute raison au terme d'un processus de psychanalyse? Combien de fois est-il possible d'entendre vers une fin qui s'annonce, du moins comme telle pour l'analysant, l'expression d'une meilleure connaissance de soi, d'un relevé des compteurs du désir, d'une certaine appropriation de cette mécanique encore jouissive au tout analyse? Serait-il possible alors de parler de différence, comme d'un traité de paix, la paix entre soi et l'ignorance, entre soi et la toute-puissance reconnue? Mais ce soi ne peut que demeurer sur les pentes de l'illusion ou au mieux de la jouissance. Ce sentiment d'avoir progressé, d'avoir atteint un quelque chose de nouveau dans ce qui devrait être du savoir, est et demeure un artéfact du manège du différent. Il tourne et tourne encore, nous gratifiant de ces petits savoirs, de ces parcelles de changement. Mais en quoi, en qui avons-nous changé? L'analysant de la fin de son analyse est-il d'un autre être qu'au début? Les mécaniques de positionnement entre le même et l'altérité ont-elles été dénaturées dans leur essence, dans leur identité? Si à la question de qui est-il, la fin d'une analyse peut proposer la réponse suivante, il est fils ou fille de la fonction phallique. La rencontre avec la question « qui suis-je quand je suis », ne peut se satisfaire du seul cogito, enfermant dans une certitude aveuglée au moi tout puissant. C'est l'invitation à une méditation sur ce pronom « je » qui peut poser les jalons d'une véritable transcendance de la finitude de l'analyse. Les « je suis » ou le « je pense », n'en libèrent aucunement la nécessaire déconstruction sur

l'identité du sujet. Et d'ailleurs la psychanalyse, avec Lacan, nous a montré combien la thématique de sujet était évanescence, sauf à la sortir du seul moi de l'individu. La rencontre de l'identité du différent, comme axe de positionnement ne peut qu'offrir à l'analysant la perspective d'une conservation de toute dérive narcissique. Ainsi au côté du manque, de l'absent, c'est d'une confrontation au différent que s'articule le processus de déconstruction, celui de *ἀλήθεια*. Quand advient la remarque faite d'un « je me sens mieux maintenant, je sens la fin de l'analyse », il s'agirait d'interpeller le « je » et le « me » pour découvrir ce qu'ils sont, d'où ils viennent et de quel masque ou jouissance, ils se font les Héraults. Comme le processus d'analyse d'un texte, de mise en aplat ce qu'il est et n'est pas, ce qu'il dit et ce qui doit être identifié sur le non-dit indirectement accessible, la déconstruction du savoir de l'analysant passe par la déconstruction de ce qu'il se croit à être. Bien heureux le dit de névrosé ou autre, bien dit, mais pas à tout dire que la plainte de toutes ces souffrances, car ils posent l'occultation du réel, celui d'un manque au savoir de l'être. Il est évident, et la psychanalyse nous l'a enseigné que la névrose, par exemple est une des plaies de l'existant, mais aussi, et il convient de le souligner, sa force pour en masquer la nature de ce qui est et fait l'essence. Le regard porté sur le différent marque la trace d'une reconstruction de l'identité du *λήθη*.

A suivre